



PAR STÉPHANIE BODET
Grimpeuse et écrivaine

ÉMOTION DE LA RENCONTRE

La montagne favorise la présence à soi et au monde.
Récit tout en délicatesse de l'une de ces rencontres lumineuses
qui peuvent marquer une existence.

Je me souviendrai toute ma vie de cette fin d'après-midi d'octobre. Était-ce parce que quelques jours plus tôt, j'avais failli perdre la vie au sommet de cette paroi? J'avais dévalé une pente pour m'arrêter de justesse sur le rebord d'une falaise. Si elle avait bien failli m'assommer, cette chute m'avait surtout réveillée. Trébucher ne m'avait pas tuée. Juste ouvert les yeux. Quinze jours et quelques cicatrices plus tard, je suis de retour là-haut, à près de 3000 m, au sommet de cette paroi du haut Atlas. Transformée. Depuis ma chute, je respire plus finement la vie. Mes sens se sont dilatés et je redécouvre le paysage. Les couleurs plus denses. Le bleu du ciel plus bleu. Les parois s'enflamment dans le soir d'une douce teinte orangée et j'en capte les mille nuances qui m'échappaient autrefois. Je hume cet air d'altitude avec exaltation. Un air neuf. Sans passé, sans avenir. Un air présent. Le visage mûri de soleil et de vent, je m'extasie d'être là. Instant de quiétude après l'effort. Le bonheur des pieds libérés des chaussons. Le repos des mains qui avalent doucement la corde, sans à-coups, pour laisser à mon compagnon la liberté de ses mouvements.

La fatigue m'envahit. Une bienheureuse fatigue. Le village est loin pourtant, mais la vie est confortable lorsque l'esprit est disponible, reposant dans le corps repu comme un étang paisible. Me revient alors le souvenir du cri que j'ai poussé en tombant. Et, comme en écho, j'entends un chant. Joyeux et vivant!

LE TOURBILLON DE LA VIE

Dansant vers moi au-dessus du précipice, deux bergères légères courent en riant sur l'arête. M'apercevant soudain, s'immobilisent, muettes, à quelques mètres. Leurs regards de feu se plantent farouchement dans le mien. Enfantins et défiants. Je les salue et déploie pour les rassurer tout le berbère que je sais. L'heure qu'il est, le temps qu'il fait. J'évoque des amis du village. Les visages se détendent et d'adorables fossettes creusent leurs joues hâlées. D'abord timides, sourires hésitants, les voici qui se tordent de rire. Lorsqu'Arnaud apparaît, elles se referment comme des huîtres et nous observent. Nous rangeons le matériel, plions les cordes.

Je leur demande où est la descente, elles nous font signe de les suivre. Souples et fines comme des roseaux, elles pincent du pouce et de l'index leurs jupes multicolores pour les relever. Et les voilà parties à folle allure dans une pente abrupte. Elles bondissent comme de jeunes cabris à travers les pierriers. Effleurant le sol de leurs semelles, elles virevoltent dans l'air, dansant d'un pied sur l'autre, sautant par-dessus un bouquet de genêt, s'immobilisant une fraction de seconde sur le tranchant d'une pierre pour rebondir à la pointe d'une autre. Faisant volte-face en éclatant de rire pour voir si nous suivons. Pour peu, elles s'envoleraient! Saisie par la beauté de cette chorégraphie sauvage, je n'ai pas bougé d'un pouce. Il est temps de rejoindre nos jeunes guides.

J'ai les cheveux dans les yeux, le casque de travers, les cuisses en feu, et je dérape maladroitement à la suite des filles et d'Arnaud, mais quel bonheur! J'ai juste le temps de penser que la vraie beauté naît des affinités d'un être avec son environnement. Être à sa place et s'en émerveiller! Vivre sans affectation, c'est là la véritable élégance! Ces jeunes filles jouissent de leur vitalité avec une grâce ■■■



■■■ merveilleuse. Les foulards volent au vent, les joues rosissent, la porcelaine des dents éclate en francs sourires. Le vent cède d'un coup lorsque nous contourmons une falaise orangée pour atterrir dans une grotte ouverte sur un paysage ceint de parois rouges. De minuscules chênes verts, serrés contre le calcaire chaud, entremêlent leurs racines. Un vieux genévrier nouveau exhale son parfum d'encens. Nous sommes encore à trois heures de Tamdarote, le village des filles, mais elles sont ici chez elles. Hormis d'anciennes bouteilles d'huile servant à

stocker l'eau, une couverture et une petite bassine, la grotte est nue. Un bêlement plaintif jaillit d'un petit enclos fait de branchages. Houna, onze ans, saisit prestement deux chevrettes et les serre contre sa jeune poitrine pour nous les présenter. Je la sens tour à tour moqueuse et enjôleuse. Elle nous explique qu'elle va à l'école tous les jours, à Taghia, trois heures de marche aller-retour par des sentiers vertigineux. Fatima, l'aînée, est plus grave. Il émane d'elle une douceur paisible. On sent qu'elle tempère le feu de sa cadette.

UNE ÉTINCELLE INTACTE

Un mois durant, les deux sœurs veillent au troupeau, sans redescendre chez elles. Elles sont approvisionnées d'un sac de farine et de thé une fois la semaine par un parent. Je suis frappée par le naturel et l'amplitude de leurs mouvements. Soulever les pattes grêles d'une agnelle, s'accroupir pour attiser un brasier de genêts, ajuster un foulard. Chacun de leur geste est habité. Et je comprends pourquoi. Chez nous, le matin, on peut se permettre d'appuyer en automate sur le bouton de la bouilloire électrique, sur celui du Smartphone ou de l'accélérateur. Ici, la satisfaction d'un désir n'est pas immédiate. Elle naît de l'expérience, du bon sens et du souci de l'économie. Le bois, il faut aller le couper parfois très haut dans la montagne pour démarrer le feu et faire bouillir le thé. L'eau, il faut aller la puiser dans un torrent noir au fond d'un canyon austère. Le pain,

il est nécessaire de le pétrir et de le cuire avant d'en savourer la croûte odorante. Et sur le chemin, la moindre inattention peut être fatale. J'en ai fait l'expérience. Ce mode de vie ne laisse place à aucune négligence. L'approximation n'est pas de mise ici. Houna et Fatima sont d'une gaieté folle et contagieuse. Elles vivent en héroïnes le crépuscule d'une enfance libre et joyeuse. Je songe qu'une fois mariées, elles seront séparées pour rejoindre la famille d'un mari qu'elles n'auront pas choisi. Mais je devine qu'elles tireront une énergie inépuisable de ces années d'apprentissage. En les contemplant, je ne doute pas qu'elles sauront être heureuses.

Ces jeunes filles, je ne les ai jamais revues mais leur regard étincelle en moi comme au premier jour. Les vraies rencontres, celles qui comptent, se gravent en nous par cette qualité de présence que possèdent certains êtres que nous croisons. La rencontre authentique naît de la disponibilité. Ce jour-là, nous y étions, tous les quatre. Rien ne nous échappait. Rien d'autre ne comptait. Nous étions simplement là, réceptifs à l'échange, au partage.

Le voyage, la marche, la montagne rendent possibles de telles expériences. Dépouillé des oripeaux du quotidien, l'esprit vacant s'abandonne. La présence est dans cette ouverture heureuse à soi et au monde. La vie est chose fugace et hasardeuse, mais dense aussi, à qui sait la savourer les yeux grands ouverts, me suis-je dit, émue, en les quittant. ■

**LES VRAIES RENCONTRES, CELLES
QUI COMPTENT, SE GRAVENT EN NOUS
PAR CETTE QUALITÉ DE PRÉSENCE
QUE POSSÈDENT CERTAINS ÊTRES...**



PUB